

Nos méthodes et nos moyens d'enseignement [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise
d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **41 (1912)**

Heft 9

PDF erstellt am: **30.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pendant ce temps, le pauvre blessé avait fait un effort pour se soulever. Les voleurs s'enfuirent dans l'obscurité. Les éclairs sillonnaient le ciel, le tonnerre grondait et la pluie tombait à torrents. Rätus aurait encore volontiers décroché une flèche sur les fuyards, mais Sigisbert s'y opposa.

Le malheureux homme, toujours étendu, avait des plaies nombreuses dont quelques-unes profondes. Sigisbert et Rätus le transportèrent avec grand'peine dans la hutte où ils retrouvèrent Colomban, près du feu et priant à haute voix. Lorsque l'enfant vit les blessures de l'inconnu, ses yeux se remplirent de larmes. Rätus alla rapidement chercher de l'eau et Sigisbert lava les blessures. Le même petit linge avec lequel il avait précédemment bandé le front de Colomban servit au nouveau pansement. Malgré l'heure inaccoutumée, Rätus s'empressa d'aller à l'étable chercher un peu de lait ; cette boisson chaude fit grand bien au blessé qui remerciait cordialement. Sigisbert lui recommanda de ne pas se fatiguer à parler ; le malheureux se laissa retomber sur sa couche, puis s'endormit. Son sommeil fut très agité, il se releva en criant : « Au secours, au secours ! » Les cauchemars troublaient sans cesse son repos. Colomban ne s'éloigna pas une minute de la couche, s'appliquant à laver les blessures, à rafraîchir avec le linge mouillé le front blessé de l'étranger. Enfin, enfin, le matin arriva. Les oisillons chantaient joyeusement, comme toujours, sur le toit de la hutte. Ils ignoraient les angoisses de la nuit écoulée.

(A suivre.)

NOS MÉTHODES ET NOS MOYENS D'ENSEIGNEMENT

(Suite.)

Observation préliminaire. — Treize conférences ont été données à l'École normale d'Hauterive par l'auteur de ces lignes sur le sujet qui nous occupe.

Afin de pouvoir donner à la suite de notre exposé un caractère plus didactique et aussi plus conforme aux besoins de notre étude, nous abandonnerons désormais la forme de la Conférence. La 2^{me} partie de notre travail sera divisée en

autant de chapitres que notre programme officiel compte de branches obligatoires d'enseignement primaire.

I. L'enseignement primaire de la langue française aux trois degrés de notre école populaire. Autrefois et aujourd'hui.

Historique. — Comme nous l'avons vu par les comptes rendus de l'Etat antérieurement cités (voir page 10) les écoles de la partie française de notre canton ne possédaient encore aucune méthode spéciale et, partant, aucun manuel de lecture déterminé en 1874. Le compte rendu de cette année-là constate que le livre de lecture de Félix Guérig, composé *d'après les principes de la méthode intuitive* et adopté par le Conseil d'éducation le 6 août 1863, n'est guère en usage que dans les écoles de la ville de Fribourg. Nos écoles n'ont pas non plus de livre de lecture uniforme pour le degré supérieur. « Quelques instituteurs y suppléaient d'eux-mêmes en se servant des livres de Neuchâtel, de Renz, de Dussaud et Gavard, des lectures agricoles de Tschudi ou enfin, des lectures sur les arts et les sciences par Garrigues. » Et le compte rendu ajoute cette remarque significative : *Les écoles où ces livres étaient introduits sont aussi les plus avancées pour le style et la composition* qui sont trop négligés encore dans nos campagnes.

Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que pendant trop longtemps, on a purement et simplement assimilé l'enseignement de notre belle langue française à celui d'une langue morte, soit de la langue latine dont elle est, en majeure partie, dérivée.

On a pensé qu'après l'étude du syllabaire (et de quel syllabaire!) celle non moins aride de la grammaire et de l'orthographe française devaient constituer le point de départ et la base de l'enseignement de notre langue. C'est là une erreur évidente, si évidente, que, pour les langues mortes elles-mêmes, on en est revenu, tant il est vrai qu'une langue ne s'apprend pas par sa grammaire, mais bien par des exercices oraux et écrits de langage bien gradués, bien coordonnés et compris d'une manière conforme aux besoins de l'enseignement des principales règles du langage qui seront, au terme de chaque leçon, déduites des dits exercices. Voilà ce que voulait déjà de son temps, le Père Girard et, voilà ce qu'a

eu l'incontestable mérite de comprendre et d'appliquer chez nous, l'abbé Horner.

En doutez-vous encore ? Ecoutez ce que disait déjà, en 1881, aux élèves de l'Ecole normale supérieure de Fontenay M. Bréal, l'éminent linguiste français de l'Institut :

« L'enseignement du français est peu goûté aujourd'hui encore dans quelques-unes de nos écoles et, cela, parce que l'instituteur enseigne le plus souvent la langue française comme il enseignerait une langue morte. Il oublie que l'enfant parle déjà le français à l'école et que, bien longtemps avant de savoir ce que c'est qu'un verbe, un substantif ou un pronom, il fait usage de tous ces mots. Le maître doit partir du point où est arrivé l'enfant et lui inspirer, *en se servant de ce qu'il sait déjà*, le désir de connaître davantage. »

Aujourd'hui, heureusement, la méthode dite maternelle d'enseignement primaire de la langue a prévalu dans tous les pays avancés au point de vue pédagogique, et quoi de plus logique ?

L'instituteur n'est-il pas appelé à continuer sans soubresaut, l'œuvre d'éducation et d'instruction commencée au foyer paternel ? Et, comme nous le disions au début de cette étude, il n'y a aucune raison pour que l'enseignement du français échappe à la règle généralement admise pour l'enseignement de toute langue maternelle.

Donc, plus d'étude rebutante et aride d'un syllabaire purement synthétique n'ayant pas d'autre but que d'initier l'enfant au mécanisme de la lecture comme si ce mécanisme était la question capitale. Plus d'étude purement technique et non moins aride de règles de grammaire accompagnées d'exercices écrits d'application sans texte suivi et sans idée directrice au point de vue du développement intellectuel comme si l'école n'avait pas la mission d'apprendre d'abord à l'enfant à penser et à coordonner ses pensées ; comme si l'expression orale de la pensée ne devait pas en précéder l'expression écrite. Non, nous n'en sommes plus là. Aujourd'hui les pédagogues s'accordent pour admettre que l'étude de toute langue maternelle embrasse 1° l'intuition (au degré inférieur, leçon de choses), 2° la lecture, 3° l'écriture, 4° la grammaire et l'orthographe et 5° la rédaction.

(A suivre.)

